161

L'urgence n'est pas le défi d'un trimestriel comme *La Couleur des jours*. Encore moins en ces temps où l'on écrit pour être lu dans la minute, sur tous les écrans. Pourtant, en cette fin d'été, l'urgence nous a rattrapés. Celle de l'humanité maltraitée. Quand Michel Bührer nous a parlé de son voyage en Bulgarie, les Balkans n'étaient pas encore autant sous les projecteurs. Le journaliste et photographe savait que les flux de migrants venus d'Afrique et surtout de Syrie, d'Irak, d'Afghanistan, passaient aussi par là. Sur place, il a bien retrouvé les mêmes tristes réalités. Depuis son retour fin juillet, les frontières explosent sous le poids du malheur, des hommes, des femmes et des enfants meurent toujours englouties par la Méditerranée mais aussi entassés dans un camion sans oxygène en pleine Autriche. Publier un tel reportage était sans aucun doute la moindre des choses.

Nous l'accompagnons d'un extrait du roman *Le Mur* grec, de Nicolas Verdan. L'enquête a lieu dans ces mêmes Balkans, sur fond d'un projet de frontière de barbelés entre Grèce et Turquie, en 2010. Depuis, l'Europe a sorti ses griffes, acérées comme des lames de rasoir, sur des centaines de kilomètres.

Dès ses premières pages, ce numéro 161 évoque la violence des hommes et ces guerres qui jamais ne s'arrêtent. Villes et forêts en gardent la mémoire. Se souvenir. Les réfugiés de la Seconde Guerre mondiale se confondent avec ceux du XXIe siècle. Tant d'hommes, de femmes, d'enfants, et les mêmes pas, les ballachons, les barbelés, les discours.

Heureusement, toujours, des résistances existent, héroïques ou plus modestes mais nécessaires. Nos pages rendent hommage au cinéma de Francesco Rosi, aux dessins de ce trio/quatuor (Frédéric Pajak, Mix & Remix, Noyau, Anna Sommer) qui être trente ans de jeunesse complice. Elles donnent aussi place à des artistes comme Georges Schwizgebel qui dessine des années pour mettre en images un poème, une musique ou, comme Ariane Epars, qui guette les baisers des poissons depuis sa fenêtre sur le Léman. Ils nous apprennent la distance, le répit. Qui ne sont pas des fuites mais des points d'appui.

La Couleur des jours

De bonne guerre /3-5 **Jean-François Sonnay, Henning Rogge**

La souricière bulgare /7-10 **Michel Bührer**

Le mur grec /11 **Nicolas Verdan**

Les étoiles souterraines /12-19 **Mix & Remix, Noyau, Frédéric Pajak, Anna Sommer**

Georges Schwizgebel, un condensé de poésie /21-25 **Frédéric Maire, Jacques Kermabon, Georges Schwizgebel**

Francesco Rosi, un cinéma pour comprendre /27 **Chicca Bergonzi**

Le Lausanne–Moscou–Pékin /28-29 **Christian Garcin, Jérôme Stettler**

Né dans la boucherie d'Ecuisses /31-32 **Claude-Hubert Tatot**

Carnet(s) du lac /32-33 **Ariane Epars**

Les voix de Jacques Roman /36-37 **Claude Burgelin, Jacques Roman**

Dévisager les apparences /38-39 **Jean Perret**

Chroniques

Affinités géographiques /34-35 **Alexandre Chollier, Marc De Bernardis**

De l'album de jlggb /35 **Jean-Louis Boissier**

lacouleurdesjours

rédaction-administration La Couleur des jours
rue de Comaroli 5 - CH-1201 Genève
info@lacouleurdesjours.ch
+41 22 738 81 60 www.lacouleurdesjours.ch

direction éditoriale Pierre Ligachez

coordinatrice de la rédaction Elisabeth Chardon

conseil d'édition Michel Bührer, Mathieu Menghini, Fanny Monnier, Claude Paltrad, Jean Perret, Daniel de Roulet, Aude Seigne, Jérôme Stettler, Francis Tranzig, Sonia Zoran

conception graphique protemrade.ch

publicité pub@lacouleurdesjours.ch
tarifs sur www.lacouleurdesjours.ch/impressum

abonnements 8 numéros (2 ans)
Suisse: CHF 45.-
Europe: CHF 56.- / 34 €
talon d'abonnement en page 40
compte Postfinance 12-4382-1
IBAN CH54 0900 0000 1243 8261 1

impression
CIL Centre d'impression Lausanne
tirage : 3000 ex.
imprimé sur du papier certifié FSC*

FSC MIX CERTIFICATE NC-COC-000970 FSC® C004 FSC® FSC® FSC®

#45 (Bulau), 2010

#53 (Naturpark Dahme-Heideseen), 2010*

#58 (Projensdorfer Gehölz), 2010

#71 (Olper Holz), 2011

#79 (Münsterbusch), 2012

Série « Bombenkrater », 2008-2015
Partir en forêt pour se confronter à l'Histoire, au souvenir de la Seconde Guerre mondiale. Voilà qui peut paraître paradoxal. C'est pourtant là que Henning Rogge trouve des traces que les hommes n'ont ni effacées ni sanctularisées. Souvent remplis d'eau, trop réguliers même si la nature en a pris possession, ces cercles de la mémoire évoquent tout à la fois des rendez-vous de sorcière et les empreintes de soucoupes martiennes. Au XIXe siècle, Caspar David Friedrich aurait pu y peindre quelques noires silhouettes, John Everett Millais aurait pu y noyer Ophélie. Mais ces fondrières ont bien été creusées par des bombardements il y a plus de soixante-dix ans.

Henning Rogge est représenté par la galerie Jo van de Loo, à Munich.
www.henningrogge.de

Exposition au NMB Nouveau Musée Bienne **jusqu'au 20 septembre 2015** dans le cadre des **Journées photographiques de Bienne** qui développent cette année le thème de l'« adaptation ».

www.jouph.ch

* Note du photographe : Il s'agit du seul cratère de la série qui ne soit pas ancien. Une bombe fut trouvée sur un chantier et ne pouvait être désamorcée. Elle fut amenée en ce lieu et activée.

#86 (Hansu AAF), 2012

PHOTOGRAPHIES HENNING ROGGE

noms de braves gens, des noms de fripouilles. Il y a un dragon, des rosiers, des écuries, des innocents, des francs-bourgeois, des insurgés, des oiseaux, des martyrs, des lavandières, des poètes, une grosse bouteille, de l'industrie, une grange aux belles, des poissonniers, des bons enfants et des mauvais garçons, des choux, mais aussi la Lune, le pôle Nord, la Loire, un chat qui pêche, le Montsouris et le Montparnasse, un passage du Désir, une rue du Pas de la Mule et une autre de la Grande Truanderie, la rue de l'Avenir (qui finit en impasse), la rue Brisemiche, le passage du Génie, l'impasse des Souhaits, la rue de la Liberté et celle de la Fraternité, la rue du Château d'eau (qui en rappelle un autre dont l'incendie fut aussi matendu que pittoresque), la place des Droits de l'Enfant, la rue du Repos, l'allée des Brouillards.

Mais il y a aussi les guerres et leur train de batailles, de canons et de plumets taches de sang. On ne compte dans tout Paris qu'une place de la Concorde et une rue de la Paix, mais Jules César, Vercingétorix et 47 maréchaux ont leur nom placardé sur autant de rues, d'avenues, de boulevards et de places: 90 généraux, 9 colonels et huit amiraux sont célébrés de la même manière, parfois à plusieurs reprises. Le général Cambronne a ainsi sa rue, son avenue, son square et sa station de métro, tandis que Lazare Nicolas Carnot a une avenue dans le 17e arrondissement et un boulevard dans le 12e. Les officiers de grade inférieur, commandants, capitaines, et les sous-officiers sont aussi représentés, mais en proportion inverse de leur nombre sur les champs de bataille. Quant aux soldats, le plus célèbre n'a pas de rue mais une tombe avec un bec de gaz, car nul ne sait comment il s'appelait.

D'autres combattants sont honorés collectivement : avenue de la Grande Armée, rue de l'Armée d'Orient, place des Combattants en Afrique du Nord, square des Combattants d'Indochine, allée de la Deuxième D.B., place de l'Escadrille Normandie-Niémen, place de la Résistance, sans oublier les Écrivains combattants morts pour la France.

Tous ces héros n'étaient pas français: Léonidas était spartiate, le maréchal Poniatowski polonais, Garibaldi italien, Eisenhower, Pershing et Patton étaient américains, Jules César romain, le général Dewet était un Boer d'Afrique du Sud et Simon Bolivar s'est battu pour l'indépendance de l'Amérique latine. Mais aucun d'eux ne serait commémoré s'il n'y avait eu derrière des millions de soldats pour mourir dans les batailles. Et les batailles qui dorment leur nom à des voies parisiennes ne sont pas moins de 40, entre le Ve siècle avant Jésus-Christ et le XXe siècle après.

On ne sait pas toujours combien de victimes elles ont faites et, quand bien même on le saurait, les chiffres ne pourraient pas figurer sur les plaques bleues des rues, car elles sont trop petites. Et qui accepterait de vivre au 36, avenue des 57000 disparus d'Eylau ? Combien sont morts à Gergovie ou à Damiette, on l'ignore. On a parfois des estimations : 160 000 morts à Alésia, près de 2000 à Bouvines. Les batailles plus récentes sont mieux documentées: 90 victimes à Turbigo, 1250 à Pali Kao, plus d'un million et demi à Stalingrad. Mais qui est-ce que cela change ? Chacun souffre et meurt seul.

Les batailles les plus courtes n'ont durré qu'un jour, les plus longues jusqu'à onze mois, mais les plus courtes n'ont pas été les moins meurtrières. En un jour de septembre 1812, sur la Moskova, la guerre a fait 75000 morts et blessés, le dixième de ce qu'a coûté la bataille de Verdun, qui a pourtant durré 300 jours. La mort peut aussi être atrocement lente: 20 000 blessés sont morts faute de soins après la bataille d'Eylau, plus de 10 000 après celle de Solferino. Hiver ou été ne font pas de différence dans les bilans, la mort par les armes n'est pas affaire de saison. Une quarantaine de batailles commémorées dans Paris, ce sont plus de 364 000 morts, blessés et disparus. Tous uniques et irremplaçables.

Il n'y a pas de mots pour dire l'horreur de ces chiffres.

Alors pourquoi ces plaques sur les avenues ?

A-t-on voulu donner un nom propre à ce qui ne pouvait se dire décemment en aucune langue vivante ? A-t-on pensé pouvoir s'excuser ainsi ? Ou bien s'agissait-il d'effrayer le peuple remuant de Paris en ouvrant des boulevards aux chefs militaires et à la mitraille ? Le fait est qu'à Paris, on chemine sous le vocable de nombreux généraux et de nombreuses victoires, mais que les victimes de la guerre sont infiniment plus discrètes. Les invalides y ont certes leur boulevard, leur esplanade, leur gare, leur pont, et les otages leur impasse, mais il n'y a pas de rue des fusillés, ni des gazés, ni des déportés, ni des prisonniers, ni des galériens, ni de ceux que la guerre a rendus fous, pas plus qu'il n'y a de place de la Révolution. Quant aux morts, on leur a laissé les cimetières et un grand ossuaire souterrain.

Donnant sur le boulevard Saint-Germain, il subsiste un passage de la Petite Boucherie, mais dans le Paris d'aujourd'hui, on ne compte pas une seule rue des Bouchers.